

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES
SUR LA SYPHILIS.

PREMIÈRE ÉDITION.

Guérir d'abord, discuter ensuite.

Après avoir fait une étude spéciale et approfondie de la maladie vénérienne, je me suis trouvé dans les circonstances les plus favorables pour traiter et guérir un grand nombre de malades atteints de cette affection. Ce sont les résultats de mes observations qui servent de base à l'ouvrage que je publie aujourd'hui. Soumis au précepte de mon épigraphe, ce n'est qu'après avoir bien étudié la marche de la syphilis et en avoir observé les phénomènes sous toutes les formes, que je me suis proposé de discuter les principaux systèmes admis par les médecins qui se sont fait une réputation justement acquise par les écrits qu'ils ont publiés sur ce genre d'affections; de sorte que, pour appuyer les opinions que j'ai émises ou adoptées, j'aurai tout à la fois en ma faveur l'autorité des praticiens les plus célèbres, et la leçon des faits empruntés à mon expérience. Mon désir étant de rendre ce traité utile à la science et à l'humanité, j'ai pensé qu'en le mettant à la portée du public, j'obtiendrais mieux et plus promptement ce but.

Tout médecin qui se propose de répandre ses écrits parmi le peuple, et qui ne serait pas guidé par l'amour du bien public et par le sentiment bien compris de ses devoirs, ne saurait espérer ni succès ni considération. C'est dans cette conviction que je me suis déterminé à écrire cet ouvrage, avec l'espoir de faire un livre utile. Puisse le lecteur judicieux reconnaître que j'ai marché vers ce but!

L'emploi du mercure dans les maladies vénériennes a eu, dans tous les temps, les plus graves inconvénients; et quoique les progrès de la médecine aient permis d'en modifier les propriétés et l'usage d'une infinité de manières, on n'est jamais certain de l'administrer sans accident. Cette réflexion, qui a dû attrister bien des médecins, m'a conduit à faire du

traitement de la syphilis l'objet le plus sérieux et le plus assidu de mes recherches, dans la persuasion où j'étais qu'on devait trouver des moyens de guérir cette maladie sans faire usage d'aucune préparation mercurielle. J'ai obtenu à cet égard les résultats les plus satisfaisans; et durant quinze années d'une pratique étendue et justifiée par les succès, je n'ai pas employé un atome de mercure; ce qui m'autorise à me ranger parmi les médecins français qui les premiers ont contribué à en faire rejeter l'usage.

Beaucoup de praticiens distingués ne le conseillent plus aujourd'hui dans le traitement des maladies vénériennes. On a publié, dans ces derniers temps, plusieurs ouvrages dogmatiques sur la syphilis, où l'on condamne avec beaucoup de raison l'usage du mercure, mais où l'on fait dépendre d'une cause toujours locale ou d'une simple irritation tous les phénomènes qui peuvent résulter de cette maladie. J'examinerai ailleurs cette opinion qui est beaucoup trop absolue, et je discuterai ce que l'expérience doit lui accorder ou lui contester. J'ai dit plus haut que je n'admettrais comme positifs que les principes qui auraient pour eux l'appui des faits et du raisonnement; mais je sais qu'il n'y a pas d'auteur en médecine, quelque divergentes que soient ses opinions, qui n'ait aussi pour les appuyer des observations qu'il invoque pour confirmer ses théories. Ceci prouve que les questions médicales qui sont susceptibles d'être controversées peuvent devenir une source d'erreurs, et que tout médecin consciencieux qui publie ses opinions, au lieu de prétendre les imposer sans examen, ne doit désirer pour elles qu'un jugement fondé sur la comparaison qu'on peut en faire avec les opinions dissidentes, afin que l'enseignement ne consacre comme principe que ce qui est positif et d'une utilité bien démontrée. Je n'ai pas d'autre ambition à l'égard de l'ouvrage que je publie aujourd'hui.

Pour me conformer à l'usage des auteurs qui ont écrit sur la maladie vénérienne, je dirai quelques mots sur l'origine de cette maladie, c'est à dire sur le lieu et l'époque où elle aurait pris naissance; mais je ne m'étendrai que fort peu sur ce point, qui a été, pour beaucoup de médecins, une occasion trop fréquente de montrer de l'érudition sans utilité pour la science. Je passerai en revue les divers raisonnemens de la doctrine qui admet, et de celle qui nie l'existence du virus vénérien. Partisan de la première, je présenterai avec quelques détails mon opinion sur la nature et le mode de développement du virus syphilitique. J'établi-

rai, par des observations multipliées, que la syphilis est une maladie essentiellement contagieuse, soit immédiatement par le contact d'un organe malade avec un organe sain, soit par transmission héréditaire, soit même par l'intermédiaire d'un corps étranger imprégné du virus et mis en contact avec une surface muqueuse, ou avec une partie de la peau dépouillée de son épiderme. Ce point admis, j'en tirerai les inductions qui me serviront à expliquer l'infection générale des humeurs; et le développement de cette thèse me conduira à établir une distinction entre les phénomènes consécutifs du virus vénérien, et les maladies avec lesquelles il est susceptible de se compliquer. Dans l'examen des accidens auxquels la maladie vénérienne peut donner lieu, j'exposerai d'abord les symptômes primitifs qui lui sont propres, quelles que soient leur nature et la partie du corps où ils aient leur siège. Je parlerai ensuite des phénomènes consécutifs qui lui appartiennent essentiellement, c'est à dire de ceux qui conservent leur caractère spécial, et je ferai ressortir, autant que cela me sera possible, les signes qui indiquent dans les autres maladies la complication de la syphilis.

En admettant la nécessité d'avoir souvent recours à la diète délayante et aux émissions sanguines, auxquelles se réduit le traitement des médecins qui nient l'existence du virus vénérien, je m'attacherai à démontrer qu'il est encore plus souvent utile d'avoir recours à une médication dépurative. Je sais qu'il y a aujourd'hui des médecins qui ne croient pas aux maladies humorales. Respect à leur opinion! mais je suis de l'avis contraire, et si la conviction a sa logique, j'espère prouver que mes opinions sur ce point ont pris leur source dans le sentiment raisonné qui a toujours servi à me guider dans la pratique. Quelques auteurs modernes, qui présentent comme démontrées les théories qu'ils ont adoptées ne doivent pas imposer une confiance sans réserve; car ce qui serait jugé vrai par suite d'un raisonnement partant d'un principe faux, ne serait que la démonstration d'une erreur. Chacun peut avoir sa conviction, la mienne est fortement établie; cependant je n'engage personne à me croire sur parole. Ce n'est que d'après les résultats de l'expérience que je désire être jugé. Lorsqu'un médecin publie une observation, au lieu de l'offrir toute nue à la critique, il devrait toujours la faire suivre d'une scolie qui ne permît à personne de lui faire dire autre chose que ce qu'il a voulu dire. C'est en faisant soi-même le commentaire des faits qu'on a observés, qu'on peut donner la raison du traitement qui a été

mis en usage et attendre alors avec confiance le jugement d'une critique éclairée et judicieuse. J'ai publié un grand nombre d'observations qui appartiennent à l'histoire de cas graves et rares de la syphilis. Je les ai fait suivre de réflexions qui permettent d'apprécier le degré d'exactitude et de vérité que j'ai mis dans l'exposition de chaque fait, et de juger les principes qui m'ont servi à les expliquer. Il n'appartient à personne de limiter à la portée de son jugement l'étendue de la science; après avoir publié le résultat de ses études et de son expérience, chacun doit dire, dans le sentiment qu'il a d'avoir cherché à faire le bien: « Comparez et jugez. » S'il y a une science qui puisse donner une idée de la confusion des langues, c'est bien la médecine. Depuis quelques années, il semble qu'elle n'aurait pu faire aucun progrès sans le néologisme dont on croit l'enrichir chaque jour.

Il y a des maladies dont on a changé le nom cinq à six fois; et on a été si loin dans la réforme du langage, que, pour beaucoup de médecins, la plupart des ouvrages modernes sont inintelligibles. Mais ce qui doit sembler fort étrange, et ce qui peut souvent arriver à un malade qui va consulter alternativement plusieurs médecins, c'est d'entendre sa maladie recevoir trois ou quatre noms divers; ce qui assurément ne doit affermir sa confiance ni envers le médecin, ni envers la médecine. C'est plus particulièrement encore à l'égard des produits chimiques, dont il serait si essentiel de fixer la nomenclature, qu'on devrait mettre un terme à cet abus, à cause des dangers que peut occasionner une méprise causée par la transformation des noms. Pour éviter les inconvéniens qui peuvent résulter d'un tel état de choses, j'ai conservé les anciennes et adopté les nouvelles dénominations sous lesquelles ont été désignés jusqu'à ce jour la syphilis et ses divers symptômes, et les médicamens destinés à la combattre. J'ai terminé ce traité par une notice historique sur la prostitution. On y trouvera des avertissemens sur les lieux et les écueils où on est exposé à perdre sa santé, son repos et sa fortune, de manière à en éloigner celui qui serait tenté de les fréquenter ou qu'on voudrait y entraîner à son insu. L'ouvrage, en deux volumes, de Parent-Duchâtelet, atteste qu'un tel sujet peut intéresser l'ordre social; il m'a offert quelques aperçus qui n'ont pas été saisis par l'auteur que je viens de citer, et qu'il m'a semblé utile de faire connaître.

DEUXIÈME ÉDITION.

L'accueil qui a été fait à mon Traité de la syphilis et le jugement favorable qu'en ont porté les journaux de médecine, me permettent de croire que c'est un ouvrage destiné à trouver place dans la bibliothèque d'un grand nombre de médecins, et peut-être même deviendra-t-il le seul guide de quelques uns de ceux qui, exerçant leur profession en province, n'ont pas toujours sur un seul genre de maladies plusieurs auteurs à consulter. Ces réflexions m'ont fait sentir que je devais autant que cela dépendait de moi, donner à cette nouvelle édition tous les développemens propres à en faire un ouvrage complet qu'on pût toujours consulter avec fruit.

Plusieurs traités sur la syphilis ayant paru depuis que j'ai publié le mien, je les ai consultés et mis à contribution afin de mettre cette édition au niveau des progrès de la science.

J'ai développé dans deux chapitres nouveaux, VI et VII, les effets de l'impuissance, les moyens d'y remédier, et j'ai présenté des réflexions sur les aphrodisiaques; dans le chapitre suivant j'ai parlé des névroses génitales.

J'ai présenté, au chapitre X, de nouvelles considérations sur la blennorrhagie et le chancre envisagés comme effets d'un même principe et comme causes d'accidens secondaires identiques, ce qui est un sujet de controverse dont M. Ricord se montre aujourd'hui le plus ardent adversaire.

J'ai exposé au chapitre XI de nouveaux argumens contre l'usage du mercure, déduits de l'opinion de Delpech, sur le traitement de la syphilis compliquée de rhumatisme.

J'ai établi d'une manière plus précise les signes qui distinguent les syphilides (1) des autres symptômes vénériens dont le système cutané peut être le siège. J'ai exposé avec plus de développement la manière de les traiter.

(1) J'ai divisé les syphilides d'après la méthode de Willan, modifiée par l'école de M. Bielt; méthode que j'ai également adoptée pour un traité général des maladies de la peau dont je m'occupe et que j'espère bientôt publier.